DOSSIER DE PRESSE

J'abandonne une partie de moi que j'adapte

Justine Lequette et le Nabla Group

WALLONIE - BRUXELLES
THEATRE NATIONAL

CONTACT PRESSE

Mélanie Lefebvre
+32 2 227 50 06
melanie.lefebvre@theatre-martyrs.be

Sophie Dupavé
+32 475 44 17 21
s.dupave@eoscommunication.be

Sommaire

Le projet ……3

Note d'intention……..……..……..4

Le film ***Chronique d'un été***...……..……...……..……..5

Photos du spectacle…...……..……..……..……..……..6

Entretien avec Justine Lequette..……..…..……..7

Extraits de presse……..……..……..11

Biographies……..……12

Générique....……14

Le projet

« Comment vivez-vous ? Êtes-vous heureux ? »

En 1960, Jean Rouch et Edgar Morin, pratiquant le cinéma vérité, sont allés poser ces questions à de jeunes français, étudiants, ouvriers, et cetera. Le documentaire ***Chronique d'un été*** marqua autant l'époque qu'il en témoignait. Justine Lequette, plus d'un demi-siècle plus tard, en fait le point de départ de son spectacle. Avec elle, nous plongeons dans les années soixante où l'on boit et fume à l'envi puis nous voyageons dans le temps pour déboucher sur aujourd'hui, et se poser les mêmes questions : c'est quoi le bonheur ? Qu'en est-il du travail dans notre société ? Est-il suspendu aux soubresauts de la bourse ? Que nous est-il demandé ? Que nous faut-il abandonner de nous-mêmes ? À quoi nous demande-t-on de nous adapter ?

Tonique, drôle, enlevé et profond, le spectacle nous interroge sur les possibles et notre besoin d'utopie. C'est un bijou d'intelligence, de pertinence et d'invention ludique. Et si le sujet est sérieux, il est traité ici avec la légère distance de l'humour qui invite à réfléchir en toute liberté.

© Hubert Amiel

Note d'intention

Le projet ***J'abandonne une partie de moi que j'adapte*** est né de mon intérêt vif pour un film / documentaire de 1960 : ***Chronique d'un été***, réalisé par Jean Rouch et Edgar Morin. Le processus même du film est porteur de sens; deux intellectuels, Edgar Morin et Jean Rouch, se réunissent autour d'un projet de film pour regarder et comprendre le monde qui les entoure. Ils convoquent des gens, les réunissent autour d'une table. Ça parle, ça discute, ça boit ensemble, ça se pose des questions. «C'est quoi le bonheur pour toi ?». Ce film constitue donc mon socle, mon point de départ. C'est de lui que part tout notre travail. Et si nous cinq, amis et acteurs, profitions de la table qu'offre encore la création théâtrale pour nous réunir, discuter, nous interroger : c'est quoi, le monde dans lequel on vit ? Et si nous faisions le pari, nous aussi, d'éprouver de la confiance dans l'intelligence humaine ? Et si nous reconvoquions sur un plateau les paroles de ce film, de ces gens qui ont vécu cette période de grande explosion intellectuelle qu'ont été les années 1960-1968 ? Et si nous tentions de les mettre en lien, en rapport, en écho, avec des scènes de la vie quotidienne d'aujourd'hui ? Et si nous essayions de créer du nouveau, du théâtre, à partir de tous les questionnements que cette tension entre passé et présent suscite en nous ?

Justine Lequette

© Hubert Amiel

Chronique d'un été

Ce film – 1ère expérience de cinéma-vérité en France - fait le pari d'interroger des gens sur leur vie quotidienne, pendant un mois, à Paris.

Avec leurs regards de sociologue et d'anthropologue, Edgar Morin et Jean Rouch réussissent à capter « un moment » de l'année 1960, par le biais de questions simples : Êtes-vous heureux ? Comment vis-tu ? Comment tu te débrouilles avec la vie ? Est-ce qu'il y a quelque chose en quoi tu crois ? Les questions se posent d'abord dans la rue, aux passants, puis dans un cadre plus resserré et intime, avec quelques personnes que l'on suit plus en détail : des étudiants, des ouvriers, des employés, des immigrés.

De ces images récoltées et montées, quelques axes se dessinent ... Les personnes interrogées, principalement issues des milieux de gauche, sont toutes en rupture. Elles ont vécu l'aspiration à une autre vie et sa désillusion. Elles éprouvent désormais un vide psychologique. Par ailleurs, la fracture entre la vie et le travail semble actée pour la plupart des personnes interrogées : c'est l'époque des ouvriers spécialisés, la société industrielle prend toute son ampleur, la question du sens commence à se poser avec acuité.

1960, Edgar Morin pense se trouver à un tournant de civilisation. La possibilité d'un contremodèle disparait, la société de consommation se développe, les individus sont atomisés. La désillusion plane, donc. Et pourtant, dans le même temps, quelque chose de profondément vivant, d'intensément joyeux, d'éminemment stimulant émane des images de ***Chronique d'un été***.

Si on regarde entre les choses, si on écoute entre les mots, on arrive très nettement à percevoir que quelque chose bouillonne. Dans les corps et dans les têtes. Un désir de changement s'annonce. Les énergies s'activent. Les pensées sont en mouvement. Mai 68 se prépare...

Photos du spectacle

Crédit photo : Hubert Amiel

Toutes les photos du spectacle sont disponibles en ligne dans l'espace pro de notre site internet avec le mot de passe PresseTMA.

Entretien avec Justine Lequette

Qu'est-ce qui vous a amenée à construire un projet autour des thématiques entrelacées du bonheur et du travail ?

C'est un projet issu d'un solo carte blanche de l'Esact, l'école dont je suis sortie l'année dernière. La consigne était : « Qu'est-ce que tu as envie de dire au monde ? Qu'est-ce qu'il est nécessaire de dire pour toi ? » Avant d'être comédienne, j'ai fait huit ans d'études en droit et j'ai moi-même vécu le monde du travail de façon très abrupte. J'ai eu l'impression de ne pas me retrouver dans ce système qu'on voulait m'imposer. J'ai senti que mes désirs s'amenuisaient. Qu'il y avait quelque chose de l'ordre d'une vitalité qui se perdait. Donc, j'ai fait un choix radical : j'ai décidé de quitter mon boulot et de faire du théâtre. Mes questionnements venaient de là : on est jeunes aujourd'hui, on nous raconte qu'il faut avoir un bon métier, qu'il faut avoir une vie assurée, qu'il faut être épanoui dans son travail. Qu'il faut répondre à toute une série de critères. J'ai eu l'impression d'être engouffrée dans ce système malgré moi. Du coup, j'ai commencé à lire, à voir les différents points de vue qui étaient posés sur cette question.

Quelles sont les raisons qui vous ont poussée vers ces sources (*Chronique d'un été* de Jean Rouch et Edgar Morin, *Attention danger travail* et *Volem rien foutre al païs* de Pierre Carles, la pièce *Je te regarde* d'Alexandra Badea) ?

Le film de Jean Rouch et Edgar Morin est la source nodale. On vient reposer, réinterpréter le film dans la première partie, et pour la deuxième, on est allés piocher chez d'autres auteurs mais toujours en réaction à ***Chronique d'un été***, en se demandant : « Et aujourd'hui, qu'est-ce qu'il en est du monde du travail ? » Ce qui m'intéressait dans le film de Rouch et Morin, c'est que c'est une expérience collective à la fois artistique et politique. Leur postulat de base, c'est de se dire : « On va interroger les gens sur comment ils vivent. » Pour cela, ils se réunissent dans un appartement, ils mettent à disposition du bon vin, un bon repas et ils essaient de créer des cadres de discussion dans lesquels les gens s'interrogent, dans lesquels ils essaient de répondre à des questions mais, parfois, il y a des ratés – même dans l'expérience du film. Morin dit que ce n'est pas un film pour le film, mais qu'il a aussi été fait pour les acteurs et pour les auteurs. Pour leur créer une expérience de vie. C'est quelque chose qui m'intéresse fort dans la pratique de mon métier.

Je me demandais justement si vous faisiez un théâtre de questionnement ou un théâtre qui esquisse en partie des réponses.

On essaie plutôt de questionner les gens. Morin a une phrase très belle là-dessus. Il dit qu'il pose aux gens la question « Comment vis-tu ? » pour que le spectateur lui-même se demande « Et moi comment je vis ? » et aboutisse à la réflexion « Que devons-nous faire ? », ensemble, collectivement. Cette interrogation première touche à la structure sociale, à celle du capitalisme. Aussi bien dans ***Jadis l'avenir n'était-il pas un continent ?*** que dans ***J'abandonne une partie de moi que j'adapte***, face à un état du monde plutôt déprimant, on oppose un désir d'autre chose même si on ne sait pas parfaitement ce qu'est cette « autre chose ». On ne défend pas « un » type de société, on n'a pas de projet politique si ce n'est celui de dire « allons vers ce qu'on ne connaît pas encore ».

Vos deux titres ont une charge poétique forte. On sent aussi qu'ils ont une filiation de forme et de sens avec celui de la pièce d'Antoine Lemaire (Compagnie Thec) dans laquelle vous avez joué, *Vivre sans but transcendant est devenu possible*.

Le fait que ça puisse répondre à celui de la pièce d'Antoine Lemaire, je pense que c'est plutôt inconscient (rires), même si ça m'a peut-être donné cette liberté formelle. On ne s'est pas posé la question longtemps pour ***J'abandonne une partie de moi que j'adapte***, parce que cette phrase nous a vraiment paru le cœur du film, et résonnait avec quelque chose que j'avais vécu dans le monde du travail. Pour rappel, c'est un employé qui raconte qu'il se sent divisé en deux parties : sa partie authentique et la partie qu'il adapte, celle de lui qui va au travail. Il y a quelque chose qui me parle à cet endroit-là, parce que c'est quelque chose qu'on vit tous – ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas de gens qui s'émancipent dans leur travail mais, pour la majorité, répondre à un emploi, à des injonctions, c'est devenu compliqué. En témoignent le besoin de plus en plus de loisirs, de séparer la vie professionnelle et la vie à côté : c'est bien montrer qu'il y a dichotomie. Je ne fustige pas le travail, au contraire. Dans ma pratique aujourd'hui, j'ai l'impression que les deux parts se mêlent : ma vie personnelle est empreinte de mon travail parce qu'il m'épanouit. Et donc il me fait réfléchir sur ma vie personnelle en permanence.

Dans le film, Rouch et Morin donnent bien à voir la dichotomie entre l'adaptation (= tenter de rentrer dans le cadre) et la débrouillardise (= trouver des moyens de sortir du cadre), tous ces petits arrangements que nous pouvons avoir avec un réel cadenassé. Cette tension-là, était-ce important de la montrer ?

Je n'ai pas envie d'avoir un point de vue moralisateur en disant : vos vies sont séparées. C'est plutôt faire entendre cette parole-là pour que chacun se pose intimement la question : « Est-ce que la vie que je vis me convient ? », « Où j'en suis dans tout ça ? ». Je ne veux surtout pas avoir une position surplombante ou dire « ce n'est pas comme ça que vous devez vivre ». Pour revenir sur l'autre titre, ***Jadis l'avenir n'était-il pas un continent***, c'est une phrase tirée de ***Voyage au pays sonore ou l'art de la question*** de Peter Handke, qui est une des matières qui nous a fait rêver sur le projet. Ce titre, on l'a choisi parce que, dans nos réflexions, il y a vraiment une dynamique entre le passé, le présent et l'avenir. C'est-à-dire comment relire dans l'ici et maintenant une expérience du passé – en l'espèce celle de Rouch et Morin, qui est une expérience collective rare : on a eu accès aux rushes et ils se mettent vraiment en danger dans leur façon de faire le film. On voit que c'est un film fait de hasards, aussi. Aujourd'hui, on n'a plus trop l'espace pour créer ces zones de hasard-là. On voulait donc reconvoquer cette expérience, reconvoquer l'histoire, afin de penser notre monde aujourd'hui et définir ce que nous projetons pour demain, collectivement.

On sent toute l'importance pour toi de ce mot et de cette réalité « collective ».

Aujourd'hui, dans les médias ou ce qu'on entend par ailleurs, je n'entends que des réponses individuelles, c'est-à-dire qu'on traite le bonheur par la question de l'épanouissement personnel, par la question du travail dans les discours politiques officiels : on ne pense plus la question du bonheur collectivement. Il y a un enjeu à se réapproprier ce collectif.

Une séquence du film se pose la question du « mythe de la jeunesse ».

Jean-Pierre Sergent dit qu'il n'y a pas de mythe de la jeunesse face à un interlocuteur qui lui affirme « C'est à vous, maintenant, les jeunes, d'agir ». Je trouve cette parole belle parce que, non, il n'y a pas de responsabilité à l'endroit précisément de la jeunesse. Oui, il y a une force vitale qu'il faut développer : on l'a vu à Nuit debout… mais lui dit par là qu'on est encore tous responsables et que même à cinquante ans il y a encore possibilité de faire quelque chose.

Est-ce qu'en portant ce genre de sujet, vous aviez malgré tout l'impression d'incarner une voix générationnelle ?

Me positionner en « voix générationnelle » me mettrait en position trop surplombante, ce serait dire : « Notre voix représente toute la jeunesse. ». Mais ce que je constate tout de même autour de moi, et pour avoir côtoyé des gens qui entraient dans le monde du travail et des jeunes de mon âge, c'est qu'on est à un moment – et on l'entend aussi beaucoup dans les médias – où les jeunes n'acceptent plus d'aller à un travail qui ne fait pas sens pour eux. Ça, je crois que c'est un vrai mouvement qui a lieu en ce moment.

Précédemment, il y avait une forme de résignation. Dans le film, l'ouvrier Angelo dit : « Je sens que je me révolte, et puis je me dis "Oh, après tout, je m'en fous". »

Je sens en tout cas qu'arrive une génération qui se pose plus de questions et n'accepte plus… Après, il faut aussi les moyens de ne plus accepter. À quel milieu social appartient cette génération ? J'imagine que dans des milieux moins favorisés, la question ne se pose de toute façon pas, parce que gagner de l'argent reste une injonction d'ordre vital. Dans les années 1960 on parlait beaucoup des manœuvres, des ouvriers, mais aujourd'hui, on arrive à une forme de ce que Roland Gori appelle la prolétarisation générale de la société. Selon lui, ce qui se passait dans les usines dans les années 1960 s'est déplacé au niveau même des cadres, des dirigeants, etc. Les travaux deviennent si spécialisés, avec tellement de contraintes inhérentes, que même ces derniers subissent l'équivalent de la machinisation. Aujourd'hui, les ouvriers représentent une part moins visible des travailleurs, la question paraît peut-être moins évidente. Mais elle reste fondamentale : repartir des années 1960 nous permet de nous demander comment la mécanisation, le machinisme ont influencé les métiers même pour un médecin qui doit remplir à présent de plus en plus de paperasse, etc. Roland Gori, qui est psychanalyste, parle d'ailleurs du moment où dans sa pratique sont arrivés les questionnaires : « Est-ce que vous vous sentez fatigué ? À combien estimez-vous cette fatigue entre un et dix ? » Le thérapeute est amené à faire un diagnostic non plus fondé sur son propre jugement mais à partir de gradations. Je crois que ce sont à ces endroits-là que se joue l'amenuisement de liberté dont je parlais.

En quoi *Chronique d'un été* vous paraît-il actuel aujourd'hui ? Vous avez déjà répondu en partie à la question, mais je repensais à cette scène où Angelo parle des ouvriers qui tentent de faire face en portant des costumes coûteux. On peut y voir une résonance terrifiante avec une petite phrase assassine d'Emmanuel Macron…Vous êtes vous nourris de l'actualité directe pour construire le spectacle ?

Oui ! On a créé une partie du spectacle en février, en pleine campagne électorale en France. Dedans, il y a notamment un discours politique qui parle de la valeur-travail. On s'est basés sur les discours de Fillon pendant la dernière campagne, ceux de Macron, mais aussi plus en arrière sur certains de Raffarin et de Sarkozy. Pour moi, ce film est aussi d'actualité parce que ça fait une grosse résonance avec Nuit debout. Dans le film de Rouch et de Morin, je trouve qu'on perçoit très fort Mai 68 qui arrive, et je trouve ça puissant. Le film m'intéressait aussi pour ça : il y a quelque chose en germe. Donc allons rechercher ces paroles-là pour nous réapproprier les possibles.

Pour en revenir à l'utilitarisme de Macron, un autre moment qui me semblait y faire écho tout en adoptant son contre-pied, c'est ce garagiste qui affirme : « On s'intéresse à des choses inutiles qui ne nous rapportent rien, uniquement pour s'amuser.»

C'est hyper-intéressant ! Quand Gabillon (l'employé qui a donné son titre à notre spectacle) parle de sa part authentique, c'est aussi la part de l'inutile ! Moi, je défends aussi vraiment un

théâtre qui laisse la place au doute. Là, j'avais un sujet, mais je n'ai rien préjugé de ce qu'on allait créer. Cette culture du doute, je crois qu'elle est importante aujourd'hui. Si on revient à la situation d'un entretien d'embauche, on doit paraître sûrs de nous, etc. Là, en te répondant, j'ai une parole qui hésite par endroits, mais qui se construit, et c'est aussi ça que je trouve beau dans le film de Rouch et Morin : laisser la place à ces espaces d'hésitation, de doute.

Une chose qui me paraît importante par rapport à *Chronique d'un été*, c'est l'étiquette trouble de « cinéma-vérité ». La vérité est au centre du débat de fin de film mais quelqu'un dit, à propos de la scène où Marcelline Loridan-Ivens se souvient de sa déportation : « C'est plus vrai que du vrai, c'est parce qu'elle joue. » Dans le théâtre que vous défendez, où placez-vous cette question-là ? Et celle, connexe, de fiction versus documentaire ?

C'est une bonne question. Pour nous, au théâtre, elle se pose différemment, dans le sens où on ne peut pas reproduire le schéma du film parce que les textes sont nécessairement appris par les acteurs. C'est un art qui se répète. On est plutôt dans la démarche de se dire qu'on prend ce film, on y prélève des scènes, on se les réapproprie et peut-être que la vérité on essaie de la trouver à cet endroit-là, dans le jeu des acteurs. Comment, en imitant quelqu'un d'autre, ils donnent malgré tout quelque chose d'eux-mêmes. Comment ce n'est pas juste une parole plaquée. J'accorde beaucoup d'importance au jeu : c'est quelque chose que je travaille vraiment en finesse avec mes acteurs. On essaie de toucher une part de leur vérité, de leur intimité à eux. On se sert du documentaire, mais on le pétrit, on en fait quelque chose que nous avons à dire par le biais d'autres personnes.

Abordons l'humour. Est-ce quelque chose que vous envisagez au sein de cette thématique complexe ? Je repense notamment à la manière dont le Raoul Collectif fait de cette dimension-là un vrai mécanisme de jeu.

Je ne peux pas encore parler de mécanisme parce qu'on a fait qu'un spectacle (rires). Mais la question d'insuffler de la joie a été fondamentale dans la compréhension qu'on a eue nous-mêmes de ce qu'était le spectacle. Nous nous sommes dit : « Le film de Rouch et Morin nous a plu, comment nous on le rêve ? » On voit qu'ils fument et boivent énormément, c'est une tranche d'époque qui nous a fait fantasmer, dans laquelle on a l'impression qu'il y avait un peu plus de liberté et avec laquelle on a envie de s'amuser aussi. On ne prétend pas du tout être au plus près du film, on s'est servi de tous les outils qu'on avait pour le réinventer. On a un plaisir à reproduire les accents des années 1960. Il y a une poésie qui se dégage de ça et on souhaitait aussi imaginer ce qui peut se passer entre deux scènes. On essaie toujours de se reculer un petit peu, et de rester dans quelque chose qui nous faisait plaisir. Étant donné qu'on veut plutôt raconter que le réel est fait de plein d'autres potentiels que ce qu'on nous raconte, alors il nous fallait susciter quelque chose du désir de « c'est possible » et ça, c'est envisageable dans notre joie d'être au plateau. Ce n'est pas le travail qu'on critique, c'est la façon dont il fait système aujourd'hui. C'est aussi un projet politique, de s'amuser, de faire de notre travail un amusement.

Une phrase, pour conclure ?

Je pense au philosophe Henri Lefebvre qui défend l'idée que le réel contient aussi la somme des possibles non-réalisés. Cela définit bien notre démarche.

Propos recueillis par Anne-Lise Remacle
6 novembre 2017
Source : https://karoo.me/scene/se-reapproprier-les-possibles-discussion-avec-justine-lequette

Extraits de presse

« Avec ***J'abandonne une partie de moi que j'adapte*** au Théâtre National, Justine Lequette signe une première pièce admirable, poétique et politique, questionnant ce qui nous rend heureux. »

- *Le Mad*, Catherine Makereel -

« Une belle réussite, drôle sur la forme et dramatique sur le fond, poétique et politique. »

- *La Libre Belgique*, Guy Duplat -

« Le Nabla Group pose les bonnes questions, mais se garde bien d'y apporter des réponses toutes faites. Une suggestion : faire un pas de côté ... Après tout, à chacun de trouver son côté. Révélée au dernier Festival de Liège, cette première création de théâtre-vérité est une belle réussite, un bijou d'intelligence, de pertinence et d'invention ludique. Justine Lequette insuffle une formidable dynamique aux comédiens qui se déploient sur le plateau en souplesse et fluidité d'une scène à l'autre, secondés par des décors sur roulettes. Et si le sujet est grave, il est traité ici avec la légère distance de l'humour qui invite à réfléchir en toute liberté. »

- *RTBF Culture*, Dominique Mussche -

« Cette création est une bouffée d'air frais. Le questionnement sur la poursuite du bonheur dans la société y est abordé d'une manière novatrice et énergique. Tout le monde, dans la salle et sur la scène est conscient d'être au théâtre et tout mécanisme scénique est dévoilé aux yeux des spectateurs. On utilise la fiction pour rapprocher le regard du spectateur d'une certaine réalité sociale que parfois on oublie. Justine Lequette restitue au théâtre son rôle social en réussissant un spectacle décalé, un peu nostalgique et décidément ironique. »

- *Le Suricate Magazine*, Elisa de Angelis -

« Les comédiens, acteurs de leur propre vie, donnent nuances et urgence à une vérité qui réjouit autant qu'elle bouleverse. Le ton est d'une justesse sans défaut qui incarne les séances enfumées du film avec cette résignation des années métro, boulot, dodo. Les jeunes d'aujourd'hui en sont libérés, sans doute, mais exclus. L'intelligence, la vitalité, le professionnalisme de ce spectacle dit en soit le scandale et le drame de cette époque qui sacrifie ses talents. Reste, nous disent-ils, à rêver et choisir sa vie ou à s'évader d'un monde qui ne vous fera ni place ni courte échelle. »

- *L'Echo*, Sophie Creuz -

Biographies

Justine Lequette

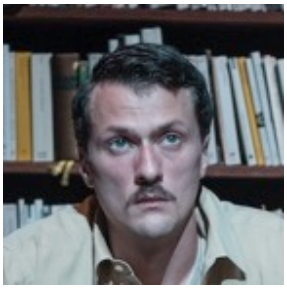
(Auteure et metteuse en scène)

D'abord formée au sein de la Compagnie THEC sous la direction d'Antoine Lemaire, elle a joué dans ***Vivre sans but transcendant est devenu possible*** (La Rose des Vents à Lille, La Virgule à Tourcoing, Théâtre d'Arles scène Nationale). Elle poursuit en parallèle des études de droit au sein de la Faculté de Lille 2 (bac+8), puis intègre l'Ecole Supérieure d'Acteurs de Liège (E.S.A.C.T) dont elle sort diplômée en 2016. Elle y a notamment travaillé avec Mathias Simons, Françoise Bloch, Isabelle Gyselinx, Pietro Varasso, Raven Ruëll et Jos Verbist, ainsi qu'avec Delphine Noels (cinéma/réalisation collective d'un long métrage). En 2016, elle joue dans ***Un Arc-en-ciel*** pour l'Occident Chrétien mis en scène par Pietro Varasso (Théâtre de Liège, Théâtre de Poche, Festival Quatre Chemins en Haïti et Festival Les Récréâtrales au Burkina Faso).

Léa Romagny

(Comédienne)

Après avoir suivi divers cours de théâtre et obtenu une licence en arts du spectacle, Léa se forme à l'Ecole Supérieure d'Acteurs de Liège (E.S.A.C.T) où elle a notamment travaillé avec Mathias Simons, Nathalie Yalon, Baptiste Isaia, Jeanne Dandoy, Delphine Noels, ou Jan Christoph Göckel. Elle obtient son Master en 2015 et depuis elle a joué une création collective nommée ***Régimes amoureux***, au « Tremplin Pépites & co » à l'Ancre, au festival Factory à Liège, ainsi qu'au festival Ecoles de Passage à Metz. En 2016, elle joue dans ***Un Arc-en-ciel*** pour l'Occident Chrétien mis en scène par Pietro Varasso Théâtre de Liège, Théâtre de Poche, Festival Quatre Chemins en Haïti et Festival Les Récréâtrales au Burkina Faso).



Benjamin Lichou

(Comédien)

En 2004, il commence le théâtre en France au sein de l'école THEC (Théâtre en Cambrésis), dirigé par Antoine Lemaire, pour lequel il joue en 2006 ***Don Juan (DJ)*** (Festival Off d'Avignon). Il continue sa formation avec Audrey Chapon (Compagnie Lazlo), qui l'initie notamment au théâtre Jeune Public. Il créera avec d'autres étudiants au sein de l'école, le collectif «Poids plume», avec lequel il jouera notamment ***Sous la glace*** de Falk Richter. Il intègre ensuite Ecole Supérieure d'Acteurs de Liège (E.S.A.C.T) en octobre 2013. Il y travaille entre autres avec Christophe Sermet, Nathalie Mauger, Delphine Noels, Baptiste Isaia, Raven Ruëll, Jos Verbist, Françoise Bloch, Philippe Laurent, Isabelle Urbain, Loïg Kervahu, et Frédéric Ghesquière.

Jules Puibaraud

(Comédien)

Après des études de Lettres Modernes à l'Université et une formation au Conservatoire d'art dramatique de Nantes, il intègre en 2013 l'Ecole Supérieure d'Acteurs de Liège (E.S.A.C.T). Il y rencontre des artistes tels que Pietro Varrasso, Raven Ruëll, Jos Verbist, Bapstiste Isaïa, Matthias Simons, Nathalie Mauger, Frédéric Ghesquière ou Delphine Noëls. Il a travaillé sous la direction de plusieurs metteurs en scène : Guillaume Gatteau et la Compagnie La fidèle Idée pour le spectacle ***Notre Père, Chambre 309*** de Delphine Bretesche. Guillaume Doucet et le Groupe Vertigo, pour ***Love and Information*** de Caryl Churchill. Il réalise aussi plusieurs lectures pour la radio (RCF Liège), dans les milieux scolaires, ou en tant que récitant pour des concerts (Festival de Namur).

Rémi Faure

(Comédien)

Après une formation d'ingénieur du son, il entre au Conservatoire de Marseille de 2010 à 2013 sous la direction de Pilar Anthony et Jean-Pierre Raffaelli où il rencontre des artistes comme Alain Simon, Akel Akian, Christian Giriat, Olivier Saccomano et Nathalie Garraud. Il intègre ensuite l'Ecole Superieure d' Acteurs de Liège (E.S.A.C.T) où il travaille notamment avec Delphine Noels, Adeline Rosenstein, Francoise Bloch, Mathias Simons ou encore Raven Ruëll.

Générique

CONCEPTION & MISE EN SCÈNE Justine Lequette
JEU Rémi Faure, Benjamin Lichou, Jules Puibaraud, Léa Romagny
ASSISTANAT À LA MISE EN SCÈNE Ferdinand Despy
LUMIÈRES Guillaume Toussaint Fromentin
RÉGIE GÉNÉRALE Michel Ransbotyn
RÉGIE PLATEAU Julien Desmet
RÉGIE LUMIÈRES Jacques Perera
RÉGIE SON Jeison Pardo Rojas

PRODUCTION Studio Théâtre National Walonie-Bruxelles
COPRODUCTION Group Nabla
Avec le soutien de l'ESACT, La Chaufferie-Acte1 et le Festival de Liège, d'Eubelius. Remerciements particuliers à Nathanaël Harcq, Annah Schaeffer, Astrid Akay et Jo De Leuw.

Le spectacle *J'abandonne une partie de moi que j'adapte* inclut des extraits de textes (et d'images) de *Je te regarde* d'Alexandra Badea, L'Arche Editeur / *Attention Danger Travail* et *Volem Rien Foutre al pais*, Pierre Carles, Christophe Coello & Stéphane Goxe, C-P Productions / *Chronique d'un été*, Jean Rouch & Edgar Morin, Argos films.

Le spectacle a reçu le Prix de la Critique Théâtre-Danse-Cirque 2017-2018 dans la catégorie « Meilleure découverte ».

DATES

Les représentations auront lieu du 04 au 09 décembre 2018.
Les mardis et samedis à 19h00, les mercredis, jeudis et vendredis à 20h15, le dimanche 09.12 à 15h00.
Bord de scène mardi 04.12.

CONTACTS PRESSE

Mélanie Lefebvre : +32 2 227 50 06 melanie.lefebvre@theatre-martyrs.be
Sophie Dupavé : +32 475 44 17 21 s.dupave@eoscommunication.be